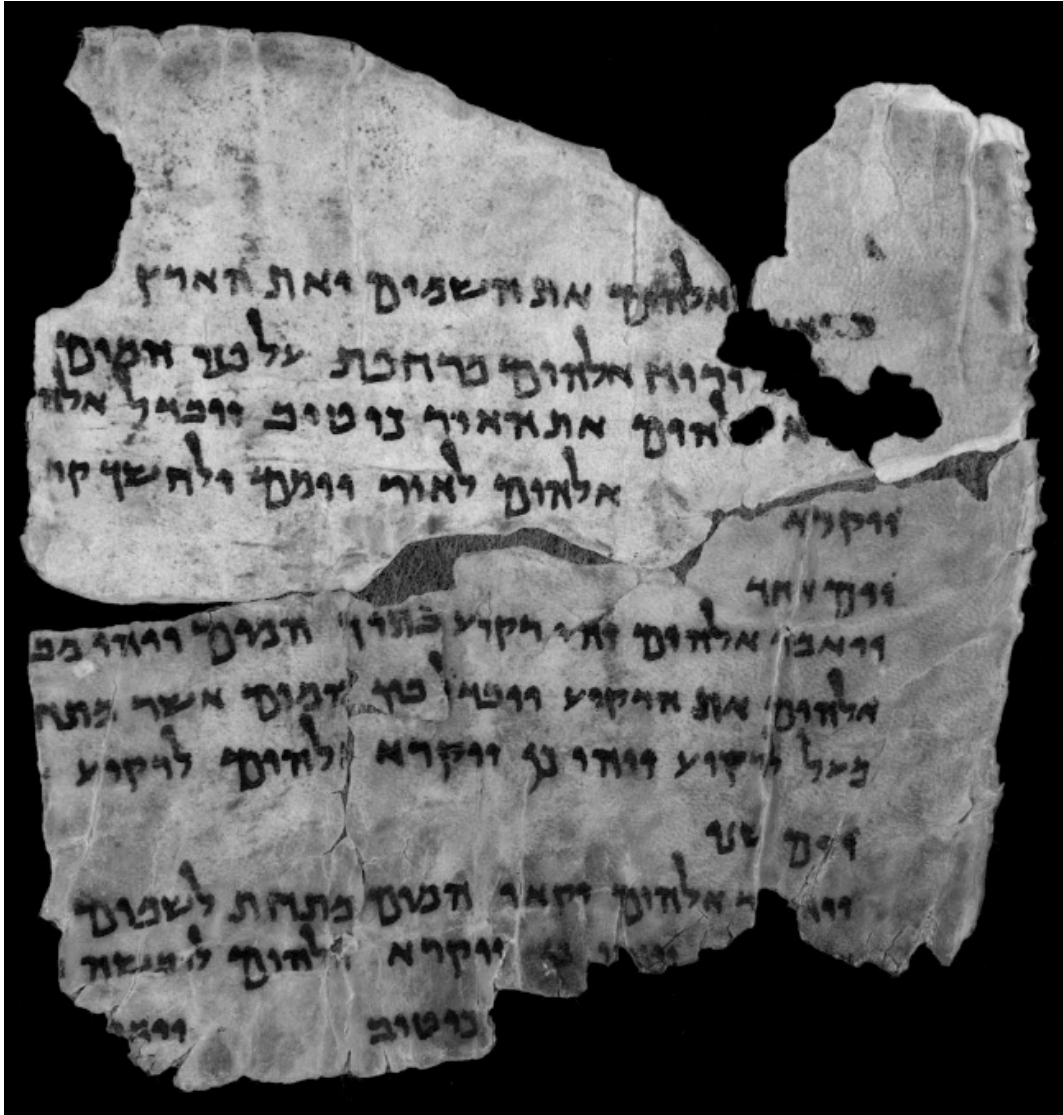


# *La Trouée*

(extrait d'un essai en cours)



Stéphane Zagdanski

La pensée juive a très tôt réfuté le fantasme d'un accomplissement *total* de l'Écriture. Le Talmud enseigne que trois mille lois furent oubliées après la mort de Moïse ; lorsque les Israélites enjoignirent à Josué de les réclamer auprès de Dieu, il leur fut répliqué que la Torah leur ayant été définitivement donnée, aucune disposition capricieuse du divin ne saurait plus pallier sa trouée, conformément aux versets du *Deutéronome*<sup>1</sup> : « Ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est certainement point au-dessus de tes forces et hors de ta portée. *Il n'est pas dans le ciel*, pour que tu dises : Qui montera pour nous au ciel et nous l'ira chercher, qui nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique? »

La conséquence vivifiante de cet oubli initial, originel et irréversible, est un inlassable devoir de remémoration renouvelante. Rien n'est donc plus apprécié dans le cadre de la pensée juive que la trouvaille, l'« innovation » herméneutique : le *h'idouch*. « C'est sous l'écorce de l'oubli que croît dans sa puissance la forme du souvenir », enseignait Rabbi Pinhas de Koretz. « Garder mémoire », énonce pour sa part Heidegger, « signifie : méditer l'oublié. »<sup>2</sup> « La *remémoration* n'est possible que sur la base de l'oubli *et non l'inverse* », disait-il déjà dans *Sein und Zeit*.

« L'Être attend toujours que l'homme se le remémore comme digne d'être pensé » énonce également la *Lettre sur l'humanisme*. L'homme a l'obligation de ressusciter par la pensée les versets disparus, tâche par nature infinie puisqu'aucune conformité canonique n'est envisageable. C'est précisément parce qu'il n'est pas total mais *troué* que le Texte ouvre sur l'infinitude paradoxale de la pensée. « *Une fois* Dieu a parlé, *deux fois* ai-je entendu cela : que la force est en Dieu ... » dit le psaume LXII<sup>3</sup>. Aucune adéquation *définitive* n'est possible entre la Parole et son écoute, aucune symétrie ni collusion envisageable telle que

---

<sup>1</sup> *Deutéronome* XXX, 11-12

<sup>2</sup> « La parole dans l'élément du poème, (Situation du Dict de Georg Trakl) », *Acheminement vers la parole*

<sup>3</sup> *Psaumes* LXXII,12.

l'entente serait en mesure de résorber le débordement *en creux* auquel elle est soumise.

Le mot approximativement traduit par « force » dans le psaume LXII, *oz*, désigne à la fois la gloire, la puissance, et le refuge. « Dieu est mon rocher », énonce David un peu auparavant dans le même psaume, et dans le psaume 140 il s'exclame : « Ô Dieu, mon Seigneur, mon aide puissante (*oz yechouati*), tu couvres ma tête de ta protection au jour du combat. »<sup>4</sup> C'est en tant qu'elle est en Dieu que cette force est un refuge pour l'homme. Elle ne se transmet pas à lui, il n'en est pas investi, elle ne le revigore pas, mais elle le *préserve* par sa surabondance même.

Le psaume LXII est invoqué dans le Talmud pour justifier le principe de l'inépuisabilité herméneutique : « “Une fois Dieu l'a énoncé, deux fois je l'ai entendu, etc.” : un même passage donne lieu à plusieurs interprétations, mais une même interprétation ne peut être déduite de plusieurs passages. On enseignait à l'école de R. Ismaël que “Comme un marteau qui fait voler en éclats le rocher... (*Jérémie 23, 29*)”, signifie : de même que le marteau divise la roche en une multitude de fragments, un seul texte biblique donne lieu à de multiples interprétations.»<sup>5</sup>

« Toute forme essentielle de l'esprit se tient dans l'ambiguïté », écrit Heidegger dans *Introduction à la métaphysique*. Le principe de la pluralité herméneutique, qui soutient la très *para-doxale* conception juive de la « vérité », se fonde sur la disparité substantielle entre la Parole et son entente.

Cela ruine tout fantasme formaliste d'une « solution finale » du langage, d'une communicabilité absolue offerte par une logique si impertubablement limpide qu'elle puisse se dissoudre sans résidu, se consumer sans ambiguïté dans la transmission d'un énoncé entre un émetteur et un récepteur. Le sous-titre de la *Begriffsschrift* où Gottlob Frege idéalisa en 1879 un langage totalement logique

---

<sup>4</sup> *Psaumes CXL*, 8

<sup>5</sup> *Traité Sanhédrin*, 34a.

était assez parlant à cet égard : « Langue par formules de la pensée pure » (*Formelsprache des reinen Denkens*). C'est le mathématicien David Hilbert qui introduisit l'expression de « solution finale du problème de la cohérence » pour désigner ses recherches, qu'allaient néanmoins définitivement ridiculiser le « théorème d'incomplétude » de Gödel, contre-offensive du « secret de la langue » envers la volonté de totalité de la logique formelle.

Le « secret de la langue », c'est la source où Heidegger, dans *Qu'appelle-t-on penser ?*, puise l'ondulation propre à la plurivalence de chaque mot, secret que saccage et manque l'usage communicationnel du langage. La langue, dit Heidegger, peut soit être ravalée « au rang d'un simple système de signes uniformément utilisables pour tout le monde, qui est imposé comme système obligatoire », soit « dans un instant sublime, dire une unique fois quelque chose d'unique, qui reste inépuisable parce qu'il reste toujours initial et par conséquent hors de l'atteinte d'aucune sorte de nivellement ».

L'unicité de l'instant repose sur l'oscillation perpétuelle du Texte assurée par la plurivocité substantielle de chacun des mots de sa trame. La pensée, explique encore Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme*, n'est pas comme en science réductible à une « exactitude fabriquée ». Pourtant le plus souvent, sa « pluralité de dimensions » se fige, voire se sclérose et se nécrose dans l'écriture : « elle perd de sa mobilité » ; mais la mobilité n'est pas la confusion ni la turbidité. La rigueur de la pensée tient au Dire d'où elle jaillit, lequel ne quitte pas l'Être et par conséquent « laisse régner ce qu'il y a de simple en ses dimensions variées »<sup>6</sup>.

Le traité *Baba Bathra* du Talmud narre une controverse entre deux Amoraïm<sup>7</sup>, Juda et Ézéchiass, les deux fils de Rabbi Hiya, dispute assez essentielle

---

<sup>6</sup> « Dans un écrit, la pensée perd facilement sa mobilité. Mais surtout elle ne peut que difficilement faire tenir la pluralité de dimensions propre à son domaine. La rigueur de la pensée ne consiste pas seulement, à la différence des sciences, dans l'exactitude fabriquée, c'est-à-dire technique-théorique, des concepts. Elle repose en ceci que le dire reste purement dans l'élément de l'Être et laisse régner ce qu'il y a de simple en ses dimensions variées. Mais, par ailleurs, la chose écrite offre la salutaire contrainte d'une saisie vigilante par le langage. » *Lettre sur l'humanisme*

<sup>7</sup> Ce mot, qui signifie « orateurs », désigne la génération des sages contemporains de la rédaction du Talmud de Babylone, entre le III<sup>ème</sup> et le V<sup>ème</sup> siècle.

pour que les deux anges Michaël et Gabriel la reprennent à leur compte sans davantage s'entendre. Il s'agissait de décider du sens exact d'un mot du verset d'*Isaïe* : « Je ferai tes créneaux en *kadkod*... »<sup>8</sup>

« Je ferai tes créneaux en rubis », énonce Louis Segond ; « And I will make thy windows of agates » dit la *King James*, tandis que, là où Jérôme voit le jaspe : « et ponam iaspidem propugnacula tua », Luther traduit : « und deine Zinnen aus Kristallen machen »... Dans le Talmud, l'un des anges penchait pour l'onyx, l'autre pour le jaspe. *Kadkod*, hapax d'*Isaïe*, a pour racine le mot *kad*, qui désigne ailleurs le pot, la jarre, le seau, comme la « cruche » que Rébecca porte sur son épaule et avec laquelle elle rassasie le serviteur d'Abraham parti en quête d'une épouse pour Isaac<sup>9</sup>. Mais un sens plus primordial de cette racine est précisément celui de l'approfondissement. Or, comme l'énonce assez son balancement syllabique – *kadkod* s'inscrit en hébreu par redoublement de la syllabe KD –, c'est dans l'oscillation que réside le *fondement fibrillatoire* du sens du Texte. De sorte que Dieu, continue le Talmud, décidé à trancher la querelle, intervint et, à la faveur d'un jeu de mot, la rendit définitivement... irréconciliable: « Dieu dit : “Qu'il en soit comme l'un et l'autre (*kadkod*, abréviation de *kedein oukhedein*, « comme l'un et l'autre ») l'affirment. »<sup>10</sup>

La marque de la vérité plurivalente de la pensée juive, son caractère éminemment para-doxal, constitue précisément ce qui l'a fait si fréquemment calomnier comme insane, délirante et confuse. On notera que les accusations de confusion ont accablé Heidegger bien après que les nazis lui avaient reprocher de « talmudiser l'allemand » : « Destruction de la raison », ronchonna Lukacs ; « jargon de l'authenticité », maugréait Adorno ; « combats à la Don Quichotte contre la logique », grommellera Habermas...

Que le paradoxe signe une singulière vérité que la *doxa* n'a aucune chance

---

<sup>8</sup> *Isaïe* LIV, 12

<sup>9</sup> *Genèse* XXIV, 14-20

<sup>10</sup> *Baba Bathra* 75a

d'apercevoir, voilà ce qu'énonçait le comte de York en une formule qui séduisit assez Heidegger et Scholem pour que tous deux la reprennent à leur compte<sup>11</sup> : « Mais vous connaissez ma prédilection pour le paradoxe, prédilection que je justifie en disant que le paradoxal est une marque de la vérité, que la *communis opinio* n'a aucune chance d'être dans la vérité, n'étant qu'un sédiment élémentaire de généralités à demie comprises dans lequel les relations à la vérité sont comme la vapeur sulfureuse que l'éclair laisse derrière lui. Jamais la vérité n'est un élément. »

La vérité est si peu un élément, dans la pensée juive, qu'elle n'apparaît pas à même le Texte mais scintille dans l'ineffable béance de son inscription. Une expression stupéfiante du *Deutéronome* n'a pas manqué d'attirer l'attention des commentateurs : « IHVH est venu du Sinäï, il s'est levé sur eux de Séir, il a resplendi de la montagne de Paran, et il est sorti du milieu des saintes myriades : il leur a de sa droite envoyé *le feu de la loi...* »<sup>12</sup> L'expression « le feu de sa loi » rend le hapax *èchdat* qui se décompose en *èch*, le feu, et *dat*, le décret, la loi ; Chouraqui rend le mot par « un feu de verbe ». Le Targoum, la traduction araméenne de la Bible, explicite l'étonnant mot en expliquant que Dieu remit sa Loi à Israël depuis les flammes ; mais Rachi, conformément à un midrach traditionnel, énonce une formule merveilleuse qui profère comme le condensé de l'embrasement herméneutique : « UNE LOI DE FEU. Écrite depuis toujours, devant Lui, en lettres de feu noir sur feu blanc. »<sup>13</sup>

Le feu, l'impondérable balancement toujours renouvelé de la flamme, était déjà associé aux éclats de l'interprétation dans le verset de *Jérémie* invoqué par le Talmud pour justifier l'inépuisabilité herméneutique : « Est-ce que ma parole ne ressemble pas au feu, dit l'Éternel, et au marteau qui fait voler en éclats le rocher ? »<sup>14</sup>

---

<sup>11</sup> Heidegger dans *Être et Temps*, et Scholem en exergue de son *Sabbataï Tsevi*.

<sup>12</sup> *Deutéronome* 33, 2

<sup>13</sup> *Commentaire sur Deutéronome* 33, 2

<sup>14</sup> *Jérémie* 23, 29

Et comme, dit Heidegger, la source se dissimule dans le fleuve, sous cette profusion des commentaires qui nourrit la luxuriante pensée juive le Texte lui-même s'abrite en un invisible retrait. Dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, les cabalistes ont déployé cette magnifique idée que la Torah visible, lisible noir sur blanc, n'était que l'avant d'une Torah diaphane circulant entre les mots, à la surface faussement étale de leurs flamboyants interstices. Autrement dit, ce qui reste invisible n'est pas le Texte, mais sa trouée et son retrait.

*À suivre...*

**Stéphane Zagdanski**